Père.

Eve est concentrée. Ce soir est différent des autres. Elle ne bouge pas, ne cherche même pas à saisir le couteau accroché à sa ceinture. Il y a cette odeur, ou plutôt cette absence d'odeur. Oui, c'est bien ça, il manque un petit quelque chose dans l'air pour se donner tant de peine. La dernière fois qu'elle a senti cela, c'était quand elle a vu la louve.

Est-il possible qu'elle soit de nouveau près d'elle ? Le cœur d'Eve se met à palpiter plus fort. En s'enfonçant loin dans la forêt, plus haut que LaMaison, là où ni les conifères ni les feuillus ne poussent, la terre n'est plus que couverte de broussailles. L'été et l'hiver, elles sont sèches et font mal à la peau si on y passe les doigts, mais c'est au printemps qu'Eve a vu la louve pour la première fois. À ce moment, les bruyères sont en fleurs violettes et y glisser la main vous la remplit des milliers de petits ovales lavande qui s'incrustent dans les habits.

Après avoir chassé seule parce que Père était fatigué, Eve voulait grimper tout en haut de la montagne pour se poser au bord du plateau, sur un roc. C'était la fin du jour, il commençait à peine à faire froid, alors elle avait retiré ses bottes. Gravissant, avec ses couteaux et sa gibecière pleine, Eve avait fait l'effort de monter d'une traite, sans s'arrêter.

Son corps qui grimpait avait fait trop de bruit. Le craquement épuisé de ses membres en ascension, sa gorge qui aspirait de grosses goulées d'air et aussi la pulsation rapide de son cœur peinant à suivre son désir, surtout après une journée entière à courir après un chevreuil. L'ensemble contribuait à créer une des seules musiques connues d'Eve. Et c'est cette musique qui avait d'abord atténué le goût bizarre que le monde avait ce soir-là.

Elle n'était jamais arrivée en haut, car la louve avait déjà pris place, pile sur le rocher auquel elle avait pensé. Tendue, le cou en avant, les antérieurs assis, elle observait la fin du jour depuis le meilleur promontoire envisageable. Le museau en l'air, elle pouvait non seulement voir le monde depuis son plus haut point, mais aussi en savourer l'odeur, car chaque chose du monde aspire à s'envoler dans les cieux, et c'est le cas des odeurs aussi.

Eve et la louve le savaient bien : les odeurs montent surtout quand vient le soir. Si on se tient assez haut, il est possible d'entresentir leur musique. Ce n'est pas seulement les arbres que l'on sent mais le frêne, le pin sylvestre, le laricio et le maritime, l'épicéa, l'acacia, le genévrier, l'orme, l'aulne… tout ensemble et distinct en même temps.

Si ce soir plus rien ne sentait, c'était parce que la louve volait toutes les odeurs avec la sienne. C'est ce qu'est un loup : un maître des vents. Un de ceux qui connaissent un langage qu'elle ne peut qu'effleurer. Une chaleur jalouse s'était emparée d'elle, et la bête, évidemment, l'avait flairée à des kilomètres.

Eve enlève donc ses chaussures, pour marcher sans rien frotter, et avance tout doucement. Ses yeux sont avides, excités par le souvenir ; elle est prête à trouver la louve.

Voir sans avoir à ouvrir les yeux. Ils sont si peu fiables. Une vision, ça se trouble avec la fatigue, avec la sueur quand elle perle au travers des cils. Une vision, c'est tellement faible qu'elle est esclave du soleil, tandis que le nez flaire toujours la vérité.

Depuis quelque temps, Père ne voit presque plus rien, mais il sent encore tout. Eve le sait puisqu'elle revoit distinctement dans sa tête ses narines se froncer lorsqu'elle revient de la chasse bredouille, avec seulement sur elle les crottes dans lesquelles elle s'est roulée pour mieux se dissimuler.

Mais une fois de plus, les yeux l'ont trahie. Elle ne verra pas la louve aujourd'hui, elle en est maintenant sûre.

Eve pense à Père, qui la regarderait avec dédain s'il était là, l'accuserait d'avoir fait trop de bruit en respirant.

« Rigueur ! »

C'est ce que Père lui dit à chaque fois qu'il doit lui apprendre une chose qui demande concentration, douleur, entraînement, ou bien les trois à la fois.

Père dit que le corps d'Eve n'a pas de limites, que c'est son cerveau qui lui fait croire qu'il en a :

« Le cerveau, ce n'est pas le point fort de gens comme toi et moi, Eve, alors c'est pour ça qu'on peut être redoutables »

Eve ne saurait pas dire si elle est d'accord, en fait, elle n'a jamais essayé de voir au-delà de l'insulte à demi voilée. Quand Père lui a dit ça, elle a tout de suite voulu l'attaquer,

lui prouver qu'il avait tort ; Père est plus fort qu'elle, il l'a plaquée au sol en quelques instants.

Mais c'était il y a quatre ans. Eve en a treize maintenant ; un duel avec Père se passerait différemment. Alors ils évitent de l'avoir, ce duel, parce que c'est Père qui a appris à Eve à chasser, à repérer une piste dans les feuilles, dans la terre, dans la boue et même la neige, à attraper les animaux, à se battre, à poser des pièges, à nager dans une rivière glaciale sans faire la grimace, à retenir sa respiration sous l'eau. À grimper aux arbres, à découper les viandes. À manier un arc, lancer des couteaux. Tailler des flèches, fabriquer ses lames, ses manches en bois. Tirer avec le fusil, viser une cible. À tuer.

Que se passerait-il si Eve découvrait que Père n'a plus rien à lui apprendre ?

Elle finit par se résigner. Pas de viande ce soir.

Avant de rentrer à LaMaison, elle fait un crochet par la rivière pour laver son visage, ses mains pleines de terre et sa peau pleine de fatigue. Nue sous le soleil de fin de journée. Il caresse les paumes de ses pieds, la courbure enfantine de son nez. Les rayons rebondissent sur le dos d'Eve et glissent entre ses orteils.

Elle se lève, se rhabille, saisit le manche de son couteau, fait un peu briller la lame puis se remet en marche.

Enfin, la voilà qui arrive à LaMaison. LaMaison est un chêne sessile pratiquement inatteignable puisque le seul réel point d'accès consiste en l'escalade de rochers à l'escarpement particulièrement abrupt, puis à ramper sous des ronces épaisses en prenant garde à ne pas tomber

dans la pente accolée à la falaise. Père dit qu'autrefois, le passage était plus facile. Eve a mis beaucoup de temps à trouver comment rentrer, Smael encore plus. Quand on se donne la peine de franchir tous ces obstacles, on découvre une clairière à l'herbe jeune : le vieil arbre est placé en son centre. C'est Père qui a construit leur cabane. Elle est grande, difficile d'accès. Elle y monte. Eve se souvient que, jusqu'à ses quatre ans, elle devait s'aider d'une corde et d'une poulie. Maintenant, il n'y a plus que Smael qui fait ça.

Smael est le frère jumeau d'Eve. Smael lui a répété trop de fois pour qu'elle oublie, « jumeau » vient du latin « gemellus » qui veut dire « semblables, pareils ». Eve et Smael ne sont pas « pareils ». Eve a la peau couleur liber de châtaignier, des grands yeux noirs comme ceux d'une chouette et de longs cheveux tout aussi sombres et raides comme ceux de Mère. Elle a aussi des taches de rousseur qui criblent son visage. Smael a des boucles épaisses sur la tête, un peu comme le gland chevelu et puis aussi des petits yeux nuit en amande. Sa peau est comme la première neige avant les traces d'animaux. Par contre, tous les deux ont cette même carrure étroite et athlétique, taillée pour résister. Cela tombe bien, car Eve et Smael vivent dans un endroit où être faible n'est pas une option.

Smael n'est pas faible, pense Eve en s'agrippant aux branches. Non, ce n'est pas faible le mot. Désarmé. Smael n'aime pas se battre et chasser, donc Smael n'a pas appris à se battre et à chasser. À la place, il observe. Smael est désarmé quand il s'agit du corps mais son esprit est empli du savoir de Mère.

Quand elle atteint le haut de l'arbre, elle monte sur la branche au-dessus du toit. Eve ne veut pas rentrer tout de suite dans LaMaison. Le ciel s'obscurcit et la forêt commence enfin à prendre cette saveur particulière, celle qui est si plaisante. Elle, Smael et Père vivent la journée ; les animaux, eux, survivent. Leur vie commence vraiment lorsque les yeux des humains ne voient plus rien, lorsque la peur du noir naît dans le cœur de Smael et que Eve sent l'odeur de l'adrénaline qui court le long de l'écorce, dans LaMaison. Parce qu'elle sait ce que c'est, la chasse, parce qu'elle éprouve la sensation qu'ont ces animaux qui ne vivent que comme ça, uniquement en parlant avec les corps, elle flaire le musc que la terre exhale dès que le soleil se couche. Dans ces moments-là, elle veut sortir, aller rejoindre la vie nocturne. Oublier Smael, oublier Père, oublier LaMaison et les livres de Mère, afin de rester là, toute entière dans cette nuit qui l'appelle. Père lui a interdit mais elle y pense de plus en plus, surtout depuis qu'il ne sort plus de LaMaison.

Il y a deux pièces dans LaMaison ; la première, circulaire, abrite deux couchettes, l'âtre pour le feu, les étagères qui regorgent des livres de Mère. Et puis l'autre, carrée, où se trouvent le lit de Père et ses armes. Smael est d'habitude en train de lire encore et encore les livres de Mère. Eve n'y a jamais touché mais c'est surtout parce qu'Eve n'a jamais eu la patience de vraiment apprendre. Parfois, elle se dit qu'elle devrait essayer encore, surtout quand elle voit Smael le soir à la lueur des flammes. Ses sourcils se crispent, ses joues se tendent, sa bouche remue et son nez

se fronce… Soudain ! Tous les traits éclatent de soulagement, de joie ou d'horreur quand certaines phrases entrent dans son esprit.

Dans LaMaison, Smael n'est pas en train de lire. Il se tient au milieu de la pièce, droit comme un tronc, les yeux qui ne fixent rien et l'expression vague.

Smael ne fixe pas Eve, ni le feu qui crépite, ni la nuit au-dehors, et encore moins tous ses livres. Ses yeux sont perdus dans le rien.

Eve n'ose pas s'approcher, mais elle ne sait pas pourquoi. C'est grave. Ça frémit jusque sur le bout de sa langue. C'est pourtant à lui de s'expliquer, de lui faire savoir ce qui s'est passé pendant qu'elle chassait.

Smael ?

Il sort aussitôt de sa léthargie. Choqué parce qu'elle a brisé cet accord tacite ; ce n'est pas à elle de parler.

C'est Père.

À ces mots, son attention part vers la chambre avec le lit et les armes. À petits pas, saccadés et précautionneux, comme quand elle était enfant et qu'elle souhaitait se glisser dans le sommeil de Père à l'approche des orages, Eve se dirige vers la pièce.

Père est étendu sur le dos, droit, la face plissée est burinée en une expression tendue. Seulement, le haut du front et les sourcils ne sont pas froncés, il ne semble pas qu'il ressente de la douleur. Il a un peu le visage de celui qui, en dormant, serait tourmenté par un mauvais rêve.

Sa peau est pâle, plus que d'habitude. Ses paupières rigides. Eve veut s'approcher mais elle ne sait pas si c'est

la chose à faire, surtout avec Smael à côté. Finalement, elle ose poser l'index sur l'arête du nez de Père. C'est froid.

Elle continue son inspection, s'autorise maintenant à toucher le visage qu'elle ne pouvait atteindre. Eve ne se revoit pas avoir déjà touché le visage de Père. Ou alors, elle devait être une si petite enfant que ses souvenirs ne pouvaient avoir pris racine en elle. Il lui semble alors qu'elle redécouvre cette figure si familière, passant ses jeunes doigts sur les plis de sa peau, caressant du bout des ongles les marques de son âge ; taches, ridules, l'épiderme parcheminé, terni par le temps, lui rappellent au toucher les écailles d'un reptile.

Pendant quelques instants, Eve reste là, à contempler celui qui lui a tout appris. Au début, il lui semble qu'elle attend quelque chose. Peut-être va-t-il se lever d'un coup ? Peut-être que ses yeux bleus vont la foudroyer comme ils en avaient l'habitude ?

Elle pose sa tête sur son torse rigide et finit par apprécier le silence. Malgré son oreille collée contre lui, elle a l'impression de perdre ce contact avec Père. Ses doigts vont toucher son menton, tentent de saisir la peau rugueuse mais il semble que la mâchoire de Père soit aussi dure que de la pierre.

Comme si un orage approchait, elle sent que ce soir, elle a besoin de la chaleur de Père pour s'endormir. Elle se glisse sous les couvertures, se love contre lui et murmure « Bonne nuit, Père ».

Bientôt, Smael la rejoint et se colle de l'autre côté du corps froid. Il fait comme Eve, ses lèvres bougent, mais

aucun son ne sort de ses lèvres. Ses doigts à lui sont agrippés à son épaule. Ses ongles sont pratiquement enfoncés dans sa chair. Ils restent là et essaient de se faire tout petits dans les bras de Père tandis que le soleil semble se coucher pour toujours.